

Zeitschrift: Domaine public

Herausgeber: Domaine public

Band: 39 (2002)

Heft: 1535

Artikel: L'éternel retour de l'Expo

Autor: Guyaz, Jacques

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1008779>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Expo.02

A la fermeture de l'exposition nationale de Lausanne en 1964, *Domaine Public* avait tiré un bilan critique de la manifestation. Nous avons décidé de reprendre les arguments de l'époque et de les appliquer à l'examen d'Expo.02.

L'éternel retour de l'Expo

Point par point, voilà comment d'une exposition nationale à une autre on prépare la suivante entre mémoire et oubli. Et si l'histoire se répète, c'est pour faire échec au temps qui passe et à l'éphémère qui rouille les hommes et les choses.

Genèse

L'Exposition nationale fut conçue par les autorités vaudoises unanimes nous apprend *Domaine Public* en 1964. D'ailleurs les dites autorités semblent être au nombre de trois : le Conseil d'Etat bien sûr, la municipalité de Lausanne évidemment, mais aussi le Comptoir suisse, axe central de l'économie vaudoise de l'époque. D'ailleurs le Comptoir proposait d'accueillir l'expo agricole avec un téléphérique allant de Vidy à Beaulieu en survolant toute la ville.

Quelques-uns des fondateurs de *DP* furent impliqués dans un projet alternatif : réaliser un aménagement urbain modèle avec une cité idéale construite entre Bussigny et Lausanne en faisant appel à Le Corbusier. Doit-on regretter l'absence d'un Chandigarh vaudois ? On retrouve là une idée force de l'époque, la mystique de l'aménagement du territoire, qui amena toute une vague de fringants universitaires à rallier l'Etat et à diffuser la bonne parole dans les campagnes. Par une étrange ironie, Expo.02 porta à sa tête la responsable du service de l'aménagement de l'état de Vaud, Nelly Wenger, successeur

leur lointain des *missi dominici* des années soixante.

La différence entre 1964 et 2002 éclate dans cette genèse. Pas d'oppositions à l'époque, mais des propositions alternatives, la conviction aussi que l'exposition allait rapporter de l'argent à l'image de la *Landi* de 1939, avec une période suffisamment longue entre la conception de 1955 et l'ouverture en 1964 pour que tout

La presse quotidienne n'a donc pas varié dans ses intérêts en trente-huit ans, si ce n'est que les Romands de l'époque regardaient les Alémaniques avec une méfiance qui n'existait pas dans les queues d'Expo.02. Ainsi la *Tribune de Lausanne* du 5 juillet 1964, l'ancêtre du *Matin*, accusa dans un éditorial nos compatriotes d'outre-Sarine de bouder l'Exposition de 64.

Bilan

En 1964, l'Exposition vise l'avenir. Les mots d'ordre sont à l'amélioration de la formation, la lutte contre la pollution, l'aménagement du territoire (encore lui !) et la nécessité d'exporter ! En 2002, on le sait, l'Expo n'a pas de slogan, ne connaît ni avenir, ni passé, rien d'autre qu'un éternel présent. On est passé de la raison à la sensation, du pays à l'individu, de la réflexion au plaisir.

Le passage en revue des pavillons opéré par *Domaine Public* n'évoque plus grand chose pour l'adolescent que nous étions. Des noms surprennent comme celui de Liebermann, grand directeur de l'Opéra de Paris dans les années soixante-dix, dont nous ignorions qu'il avait sévi à l'Exposition de 64. La voie suisse, les films de Henry Brandt... On peut se poser une question identique pour Expo.02. Dans trente-huit ans, qu'en restera-t-il dans l'esprit des adolescents d'aujourd'hui ? Un vague souvenir du monolithe ?

A l'inverse, Expo.02 semble avoir jeté des ponts de *bratwurst* sur le *röstigraben* en mettant fin à la fâcherie des années quatre-vingt-dix.

L'Exposition de 64 appartient à une période où règne dans le canton de Vaud un brave paternalisme démocratique. Les critiques sont perçues comme de la malveillance. Les réactions sont affectives. Comme en 2002, la radio et la télévision font œuvre de propagande et comme l'écrit *Domaine Public* « elles n'ont pas cessé de multiplier les appels, les louanges, le racolage ». On pourrait reprendre cette phrase mot pour mot trente-huit ans plus tard.

Le modernisme architectural de l'Exposition de 64 est souligné. C'est sans doute le grand point commun avec 2002. Dans nos souvenirs et en revoyant maquettes et photos, elle « tient le coup » face à sa descendante. Les Lausannois qui fréquentent le théâtre de Vidy peuvent en témoigner.

Nos descendants iront voir Expo.40 au bord du Bodensee et *Domaine Public* s'interrogera gravement sur l'absence de toute référence à l'Europe dans les pavillons disséminés entre Kreuzlingen et Romanshorn. *jg*



Critique

Etranges similitudes aussi. *DP* nous apprend qu'en 1964 la presse ne s'attacha guère au fond, mais se préoccupa surtout des tenues du chef de gare du monorail et des chapeaux des hôtesses. On rappellera, en opinant du chef, que la *top model*, comme on ne disait pas encore, qui présenta la coiffe célèbre n'est autre que l'actuelle conseillère aux Etats vaudoise Christiane Langenberger.

Le sens des deux événements, l'ancien et le récent, se dégage avec force. Au-delà des ressemblances troublantes, c'est la Suisse qui a changé. Expo.02 a représenté de façon caricaturale, sinon dramatique, l'écart entre deux époques.

Le langage contre l'incertitude

En 1964: «Le langage choisi par l'Expo offre à nos yeux trois caractéristiques: symbolisme poussé, affirmations didactiques, pari architectural moderniste». Le symbolisme souffrait à l'époque d'une trop grande abstraction. Il ne renseignait pas sur la réalité nationale. Le concret manquait à l'appel. C'est-à-dire un regard franc et direct sur les conditions et les moyens de vie dans le pays. Expo.02 n'a pas échappé à l'abstraction. Elle a été une parenthèse, heureuse, mais mensongère. Un espace bâti et animé à l'écart de la société réelle. Les arteplages, leurs emplacements sur les rives des trois lacs, n'incarnent-ils pas géographiquement la séparation, malgré les ponts et les jetées? En marge de la vraie vie, elle a été une exception. La Suisse de l'Expo n'a pas été celle des institutions, de l'économie, du travail, de l'insécurité, des fermetures. En tout cas pas dans leur version habituelle. C'était un autre pays, en miniature, fourmillant d'idées, d'humour, de rencontres, de joie de vivre, de métissages: exaltant. En deux mots différent et multiple. Une occasion d'expériences et d'évasions. Souple comme les roseaux de Neuchâtel; évanescents comme le nuage d'Yverdon. Le symbolisme a glissé vers l'allégorie. Il a embrassé la nature humaine. Et ces valeurs incontestables qui assurent un consensus minimum et un prétexte à loisir.

La réalité masquée

En 1964: «Que de slogans; que de leçons; que de sérieux.

Alors que dans son allure générale, l'Exposition est sans pédanterie, les slogans révèlent une curieuse pesanteur et une sérieuse absence d'humour». Expo.02 a voulu se défaire du didactisme en faveur d'un seul refrain répété à l'envie: il n'y a pas de message. La formule n'a pas craint le paradoxe, déclenchant une bousculade sémantique sans précédents. Il aura fallu expliquer, nuancer, commenter afin que le sens soit clair: inutile de chercher une signification, à chacun de fabriquer la sienne, de l'éprouver ou d'en rire. Chassé par la porte, le didactisme est revenu par la fenêtre. En pire, car refoulé, donc encore plus insupportable. La figure de Nelly Wenger a été emblématique. Objet d'amour et de haine, elle a catalysé les sentiments contradictoires. Icône charnelle de la mosaïque du pays. Exemplaire de la personnalisation outrancière du pouvoir un temps anonyme ou plus collégial, elle a proclamé le règne de l'éphémère et de l'échange. C'est le contraire qu'elle a représenté: toujours là, martelant ses convictions, sourde à toute réplique.

En 1964: «Ce langage qui fait la leçon... élude la réalité: il la masque (...) on peut dire que le contenant a été pensé avant le contenu». L'architecture de l'exposition était résolument moderne. Toutefois, elle sonnait creux. A l'image aujourd'hui des tours biennoises. Ou de la beauté irritante du monolith de Morat. Expo.02 a été sur ce plan la digne héritière de son aînée. L'audace superflue de la forme a primé sur la né-

cessité d'une interrogation périlleuse et douloureuse pour les Suisses et la Suisse.

Un questionnement rigoureux et sévère aurait pu ébranler la belle unanimous - ces taux de satisfaction à vous faire pâlir d'envie - ou gâcher la fête tout simplement. Finalement, les langages de deux expositions ont dévoilé les réticences éternelles de la Suisse face à elle-même. Ce même refus d'explorer son identité, loin des généralités bien intentionnées et des catéchismes scolaires.

Le diktat de l'éphémère

Tout doit disparaître, a enjoint la direction. C'est bel et bien l'enjeu d'Expo.02. De contrainte urbanistique à impératif publicitaire, la disparition annoncée est une chance de penser ce sens tant redouté, dégagé de la présence encombrante de l'événement. Et de s'apercevoir que les analogies formelles n'ont pas le dernier mot: quelque chose a changé en trente-huit ans.

Si le langage de 1964 ne voulait pas dire le réel, celui de 2002 a négocié sa liquidation. Si le destin du questionnaire de Gulliver a été la caricature de ce refus de s'interroger, les tiraillements sur la conservation des pavillons voués à la destruction ont été les témoins de cette volonté de pactiser avec l'incertitude. Le patrimoine, sa permanence ou son enrichissement, n'était plus au centre du réel, ni de la Suisse. L'exposition de Lausanne s'était déroulée dans un univers stable, connu, dont on pouvait faire l'inventaire: tant pis si on ne disait pas tout.

On pouvait compter sur son développement, l'espoir d'une croissance ou d'une transcendance: le capital ou Dieu. En réalité, ce qui reste aujourd'hui, à part l'aménagement durable des rives du lac, ce sont des fontaines, un théâtre et des pyramides dont on va bientôt ignorer l'origine. A son tour, Expo.02 a vécu l'instabilité, le mouvement et la multiplicité. On ne comptait plus - d'où une certaine désinvolture financière que contredit le dénombrement obsessionnel des visiteurs - on savourait dans une logique d'appareil jetable et d'apocalypse prochaine (si *Swissair* fout le camp tout fout le camp). On n'a pas cumulé, on est passé d'une expérience à une autre. La Suisse vacillait et vacille toujours. Son identité s'éparpille. Comment l'interroger, si elle n'existe pas? Il ne s'agissait pas de cacher, d'occulter. Mais de trouver un langage qui stoppe l'hémorragie. Il devait fournir les outils pour contrecarrer l'absence d'une définition univoque, du message qui a fait défaut. Voilà pourquoi, à l'encontre de la critique du contenant dépourvu de contenu, Expo.02 a articulé un alphabet, foisonnant de signes, stéréotypes, images de la Suisse d'aujourd'hui soustraits à la complexité désespérante du quotidien. Elle est devenue alors un havre de paix, le lieu d'une recomposition virtuelle de la confusion; un chantier, selon le mot de sa directrice. Un *Lego* apaisant. Ouvert à l'imaginaire de tout un chacun. Expatrié dans une scénographie hollywoodienne, belle et impossible persiflant la mort.

md